

LISA AZUELOS

*Sur la plage,
abandonnée*

RÉCIT




PARADIS
PERDU

Lisa Azuelos a eu deux enfances. Celle de la pension froide et austère où elle a été envoyée dès l'âge de quatre ans. Et celle de ses étés à Saint-Tropez, où elle découvre la douceur du nougat Sénéquier, le sel sur sa peau après la baignade et le temps qui s'étire dans la petite librairie où elle dévore les classiques.

Adolescente, elle choisit de s'y installer en suivant son père, play-boy séduisant, plutôt que sa mère, Marie Laforêt, si bancal dans son rôle maternel. Les fêtes succèdent aux déboires familiaux, mais Saint-Tropez demeure son refuge. Plus tard, même après l'avoir quitté, Lisa n'aura de cesse d'y retourner pour s'autoriser encore à rire et à danser.

De sa jeunesse dans les années 1980 à aujourd'hui, Lisa Azuelos raconte la métamorphose d'un petit village de pêcheurs en repère pour ultrariches et, en miroir, la sienne. À travers une écriture sensible et poétique, ce récit retrace le destin d'une femme qui renaît plusieurs fois, toujours à Saint-Tropez.

ISBN : 978-2-38529-550-9

18,90 € Prix TTC France



Texte intégral
Rayon : Littérature française
Design : © Raphaëlle Faguer
Photographie : © Getty Images /
Shutterstock



*Sur la plage,
abandonnée*

De la même autrice :

La Vie en ose, Belfond, 2020

Laissez-moi danser, Stock, 2017

Mon journal intime, Lattès, 2009

Éloge du silence pendant l'amour, Plon, 2008

Le Bras blanc, Lattès, 2005

La Guerre de toi n'aura pas lieu, Intervista, 2001

Paradis perdu est une collection des éditions Charleston.

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-550-9

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lisa Azuelos

*Sur la plage,
abandonnée*

Récit



Ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne.
Jean, 10.18

1

Sur la plage, abandonnée

J'AI EU DEUX ENFANCES.
Celle de l'enfer, d'abord. L'abandon, avec ses odeurs de poussière froide, ses dortoirs où le silence avait la consistance du béton. Les nuits sans mère, longues comme des couloirs glacés.

Une enfance d'un noir d'encre dans laquelle je trempais mes plumes d'acier Sergent-Major, fièrement attablée à ce bureau d'écolier, apprenant à écrire comme si les mots pouvaient creuser une sortie dans les murs. J'écrivais pour m'évader d'un pensionnat obscur. Dans les claires fontaines de mes cahiers, je fabriquais un monde dans lequel personne ne m'avait abandonnée.

Et puis il y a eu l'autre enfance. Celle au goût de sucre.

À Saint-Tropez, en dessous du clocher rose et jaune dans la lumière du matin, les murs de chez Sénéquier chargés de confitures et de promesses m'ont appris que la liberté a une texture – le sel sur la peau après la baignade, les seins à l'air sur une plage abandonnée, le temps qui s'étire comme de la résine chaude. Dans la vieille librairie aux odeurs de papier et d'ombre, je retrouvais les sources de Manon, sa sauvagerie douce. Et, au-dessus de tout, ce saint décapité qui veillait sur la ville – comme si les martyrs pouvaient protéger les vivants.

Mon cerveau d'enfant avait compris ce que les adultes s'évertuent à oublier : l'enfer et le paradis ont le même goût d'hostie. La même rondeur fade de pain azyme sur la langue. Mais à Saint-Tropez, il entourait le nougat.

Qui pourrait blâmer une enfant de préférer le sucré à l'amer ?

À sa mère ?

2

Le Saint-Esprit

C'EST UNE RUELLE ÉTROITE qui ne voit jamais le soleil, sauf entre midi et midi le quart, comme on dit là-bas, le temps qu'il traverse la courte distance entre les toits se faisant face. Ça sent la pisse de chat et le poisson pourri. Les matous s'attroupent ici, attirés par les pêcheurs de La Ponche dont les femmes, autrefois, recousaient les filets en attendant le retour de leurs maris. Aujourd'hui cette plage minuscule fait vivre une troupe d'aristos sur ses galets, galets où BB avait posé ses pieds nus pour la première fois. Les pointus, ces petits bateaux en bois coloré nommés de prénoms enchanteurs, viennent y livrer leur poisson directement. Saint-Tropez est en premier lieu un port de pêche, mais aussi celui du

péché de celle qui fut créée par Dieu. À huit ans, mon Saint-Tropez originel est crade, sombre, typique.

Sur une lourde porte en bois, une main de bronze pour heurtoir. Je frappe. Ma vie n'est plus un long calvaire, puisque la porte du Saint-Esprit s'est ouverte. Les parents du nouveau mari de ma mère m'accueillent comme leur propre petite-fille.

Ce sont des gens chics. Vraiment chics, pas la chiquerie de nouveau riche qui expose, mais l'aisance de qui n'a plus rien à prouver depuis longtemps. Elle, Maggie, chignon parfait en plein cagnard, porte des bagues énormes, corail, agate, opale, des pierres brutes serties dans des bagues qu'elle a elle-même dessinées. Ses mains sont belles. Je la regarde poser les choses – le plateau, les cartes, le nougat – avec la précision tranquille de qui connaît la place exacte de chaque objet dans sa maison.

Du Chanel n° 5 dans les toilettes, au cas où. Les serviettes-éponges siglées Hermès. Une ménagerie de léopards, girafes, voiliers. J'en prends une, je la tiens contre moi. Elle est épaisse, chaude, d'une douceur bien différente des serviettes grises des pensionnats qui grattent et sèchent mal la peau. Hermès, avant d'être un dieu, est un tissu-éponge contre mon petit corps malingre.

On me dira maigrichonne. Je le suis. L'abandon n'a jamais nourri personne. Sur le plateau argenté de chez Tiffany, un rectangle de nougat Sénéquier dans son papier d'aluminium – le clocher, les petites

maisons, le dessin du village en rouge, bleu, blanc. L’emballage s’ouvre doucement. Pour moi. Rien que pour moi. Cette femme à la manucure parfaite a vu ce que personne n’avait perçu jusque-là : une enfant. Je ne suis qu’une enfant.

Et elle me traite en égale.

Maman Deux – c’est comme ça que je vais l’appeler – pose le nougat devant moi.

— Tu vois, ce qui est exceptionnel, c’est qu’il n’est jamais dur. De vraies amandes, de vraies pistaches. Pas un amalgame infect d’usine. Tu veux goûter ?

Je mets un morceau dans ma bouche. La mousse de miel, les éclats d’amande, le sucre qui fond lentement. Je goûte la douceur du nougat tout autant que celle de Maman Deux. Elle me sourit. Je sais déjà que nous serons amies.

— Tu joues au gin ?

Je fais non de la tête.

— Je vais t’apprendre.

Les cartes Kem, dans leurs boîtes noires. Une matière presque sablonneuse sous les doigts, elles glissent, légères, neuves pour toujours. Des cartes de riche. Assorties aux serviettes Hermès, elles proposent des animaux sauvages en guise de joker. Elle les bat avec des gestes sûrs, les mains qui savent. Je suis fascinée par ses mains.

Elle joue avec moi parce que je suis une enfant. Elle joue avec moi parce que je suis suffisamment grande pour être sa partenaire. Elle déflore ma

carapace hostile avec un peu de nougat et un as de cœur.

Devant nous, à perte de vue, la Méditerranée.

— Tiens, les Frankin viennent de rentrer, dit-elle en regardant passer un petit yacht. Marcel, tu me rappelleras de les inviter.

Marcel, c'est Papa Deux. Du lin partout – costume, chemise, tout en lin. Des espadrilles, un minifoulard en guise de pochette. Il a compris depuis longtemps qu'il n'aura jamais son mot à dire et que sa vie en sera plus légère. Il dit oui. À tout. Surtout à Maggie.

— Ça m'ennuie, mais c'est ainsi : les invitations, ça se rend. Sinon on est toujours redevable. Et il ne faut jamais être redevable. Alors qu'est-ce que tu m'as jeté ? Un huit de trèfle ?

Elle m'apprend les codes de la bienséance en abattant un valet. Comme si ma vie allait être faite de dîners mondains et de gin-rami. Moi à qui on donnait des leçons à coups de tape tapis.

Pourquoi dit-on « donner des leçons » ? On les impose. On corrige avec. On retire un bout de l'enfant pour faire place à la correction. Ce qu'on appelle leçon, c'est un démembrement.

Je suis arrivée dans la rue du Saint-Esprit comme un gruyère, trouée de partout. Mais les trous n'avaient pas atteint le fond. Il restait quelque chose d'intact, une petite zone qui n'avait été touchée ni par les tortures ni par l'abandon. C'est à elle que Maman Deux

s'adresse, ce soir-là, avec ses cartes sablonneuses et son nougat qui ne durcit jamais.

Mes doigts collants de sucre ne tacheront pas les cartes.

Je le sais déjà.

3

Chose(s)

J'AI PEU DE SOUVENIRS AVEC MAMAN UN. Celle dont mes cellules sont faites, les cellules de ma prison, cet enfermement que je ressens dès qu'elle entre dans une pièce. Un don, un véritable don, elle a ça : faire de moi une chose. Une chose, ça se trimbale. Ça n'appartient à personne, ça appartient à tout le monde, on s'en fout un peu. Ce n'est même pas un objet qui aurait une valeur marchande, non, c'est une chose, posée là ou pas, ça ne change rien au décor.

Être là ou pas. Je ne sais pas encore, à huit ans, que Shakespeare en a fait la question même de la vie. Ce qui nous fait exister, véritablement exister, c'est le regard d'une mère émerveillée. C'est ça, le miracle.

Le reste, le cœur qui bat, les poumons qui se remplissent, c'est de la mécanique.

Ma mère, je l'agace. Tout le temps, sans raison particulière, comme on est agacé par un bruit de fond qu'on ne parvient pas à localiser. Mais il y a, certains jours, quelques minutes volées où la chose devient une présence. Le temps d'un battement d'ailes de coccinelle. Je suis sur le qui-vive toute la journée pour ne pas rater ce moment-là, comme on ne veut pas manquer son prénom quand la maîtresse le chuchote lorsqu'elle fait l'appel. Il faudrait pas le louper, ce moment où de chose tu deviens une personne. Répondre présente. Oui, je suis là, maman. Bien là. Je tiens ta main pour que tu ne me perdes pas – ou plutôt pour ne pas me perdre moi, dans ce Saint-Tropez qui m'impressionne à tel point que j'ai peur de m'y dissoudre.

Alors, main dans la main, nous partons faire des courses.

— Tu vas voir, c'est amusant, dit-elle bientôt en me lâchant la main pour la plonger dans un bac de tissus provençaux. Tu vois ça, avec des talons et une ceinture ? Chic comme tout.

Je la connais à peine. Je sors des caves humides d'une pension suisse qui sent le moisi et la pédophilie. Non, je ne vois pas ce que ça a de chic, ce tissu à petits carreaux jaune et bleu. Mais je sens qu'il faut dire oui. Avoir l'air fasciné par son talent de déceler l'élégance là où les autres ne voient rien.

— Les gens sont tellement ploucs, soupire-t-elle. Ils veulent de la marque. Ça les rassure. Ils n'ont aucun goût, ces bandes de cons.

Sa vulgarité à elle, c'était chic. Et le chic des autres, c'était vulgaire. Je prenais note. Pour qu'elle reste là, pour qu'elle continue de me regarder, je lui donnais mes yeux tout entiers. Son attention contre la mienne, c'était notre contrat tacite, notre seul commerce.

— Ah, voilà. Voilà le magasin. Tu vas voir, je vais te faire belle.

Je me voyais déjà dans une robe à smocks, quelque chose de rose, une dentelle, un soulier en cuir verni. Des tongs en strass, même, pourquoi pas. Quelque chose qui dirait enfant, qui dirait fille, qui dirait je t'aime.

C'est une boutique pour adultes.

Des tee-shirts basiques, de grandes ceintures de cuir épais, des paniers en osier. Je ne vois pas ce que je fais là, ce qui pourrait m'aller, m'être destiné. Ma mère attrape un tee-shirt jaune – jaune canard, jaune criard, jaune soleil mort –, en *small*, et me le tend.

— Essaie ça.

Elle m'oblige à me déshabiller au milieu de la boutique. Comme on déballerait un colis. Mes bras maigres disparaissent dans les manches, le col trop large, le tissu m'arrive à mi-mollet. Une chose dans un sac jaune. La vendeuse regarde ailleurs.

— C'est pas génial ? me demande ma mère.

Je sais que la réponse est si. Mon corps entier a honte, la chair de poule sur mes bras, mes petits

pieds sur le carrelage glacé, les yeux des clients qui glissent sur moi et se détournent, mais la réponse est si. Elle saisit une large ceinture de cuir et la passe deux fois autour de ma taille. Ses gestes sont rapides. Elle n'attend pas que j'aie fini de respirer.

— Et hop ! Tu as une robe.

J'ai envie de pleurer alors je souris. Elle s'achète le même tee-shirt. Sur elle, il tombe parfaitement aux hanches, il fait ressortir ses yeux, tout le monde lui dira que c'est seyant, que c'est original. « Comme ça on est pareilles », dit-elle. Non, maman. Toi, tu es la fille aux yeux d'or. Moi je suis une enfant perdue dans un torchon jaune qu'une vendeuse navrée tente de faire bouffer pour le raccourcir un peu, juste un peu, pour sauver ce qui peut l'être encore.

— Tu vois, ça c'est chic. Un tee-shirt dont on fait une robe. Évidemment, pour le voir, il faut être créatif. Et les gens ne le sont pas.

Fière d'elle, elle m'embarque dans la chaleur de la rue, ses lunettes de star protégeant ses beaux yeux d'or. Les miens sont éblouis par la luminosité, comme une otage honteuse mais libérée.

— C'est la meilleure boutique de Saint-Tropez. La plus chic, la plus simple.

Elle marque une pause, ravie.

— Et ça s'appelle Choses. Génial, non ?

Je hoche la tête. Génial, oui. Je suis une chose habillée par la boutique Choses, dans une ville où les tee-shirts trop grands ont la même étiquette que moi.

4

Pagnol

MAMAN DEUX ET MAMAN UN faisaient assez bon ménage. Cet été-là – probablement le premier ou le deuxième à Saint-Tropez –, mon frère et moi avions notre chambre au sous-sol. La mer apparaissait au loin, très loin, par une petite lucarne en demi-lune. C'était effrayant et épatant à la fois, vivre sous la mer sans qu'elle vous écrase. La nôtre, de mère, dormait à l'étage au-dessus. Loin, très loin. Il faisait toujours sombre là-dedans, dans cette chambre salon assez bien aménagée malgré tout, avec des plumeaux années soixante-dix plantés dans un immense vase de porcelaine chinoise, bien plus grand que nous, me semblait-il.

Je vivais enfin une enfance normale. On venait de nous inscrire au club Mickey, c'est dire.

C'est à ce moment que ma tête s'est mise à battre très fort et que je suis tombée dans les pommes.

Je me réveille à l'hôpital, une longue aiguille dans le bras, allongée sur un lit blanc. La seule chose dont je me souviens, c'est de la vue. Enfin sortie de la cave, je suis installée dans une chambre donnant sur la mer de Saint-Tropez. Le petit clocher rose et jaune au loin, la baie bleu marine ouverte sur Sainte-Maxime, quelques voiliers mouillant au port. Une vue de milliardaire. Je serais presque heureuse si mon bras ne restait pas tendu, raide, impossible à plier à cause de l'immense aiguille plantée dedans.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je pose la question à Alain, le mari de maman.

Aujourd'hui que je sais ce que c'est d'être mère, j'ai du mal à concevoir que la mienne n'ait pas été là.

Alain m'explique doucement ce qu'est une perfusion. Sans transition, il sort un jeu de cartes. Il joue au gin avec moi toute la journée, me raconte des blagues, m'apporte du nougat. Maman Deux nous a appris à tous deux les règles du jeu. Au-delà de l'enseignement, c'était le temps passé avec nous, son attention de mère pour un enfant qui étaient donnés et, par-là, une façon de construire une relation de confiance.

De temps en temps Alain disparaît dans le couloir. Je l'entends poser des questions, s'énervé, hurler

parfois sur les infirmières et les médecins. Puis il revient, très calme, rassurant. Comme si je n'étais pas à l'hôpital, sans ma mère qui me manque tellement que j'ai du mal à respirer.

Ma tête est brûlante mais je me sens en sécurité. Pour la première fois depuis si longtemps, on prend soin de moi. Même si c'est au travers d'une aiguille géante.

La nuit, je dois dormir sur le dos, le bras tendu le long du corps. C'est ça qui m'inquiète le plus, replier le bras dans mon sommeil, casser l'aiguille au milieu de mes veines. Je m'endors en me répétant : « Ne plie pas le bras. Ne plie pas le bras. »

Le lendemain matin, Alain revient. Sans ma mère.

Il pose un livre sur mon lit. *La Gloire de mon père.*

Je suis touchée mais j'avoue timidement que j'apprends tout juste à lire. Je sors de *Oui-Oui* et de la comtesse de Ségur. Pagnol me paraît très adulte. Et c'est un livre de poche, sans images.

— Essaie, dit-il. Tu verras bien.

La couverture : une étiquette hexagonale comme celles de l'école, deux traits bleus, une page verte tachetée comme un carton à dessin, le titre écrit à la plume avec une petite tache d'encre. Je l'ouvre. L'odeur du livre de poche me saisit, cette odeur chaude, un peu rance, un peu douce, que je n'ai jamais sentie depuis sans une émotion ravie.

Et je suis instantanément *née dans la ville d'Aubagne, sous le Garlaban couronné de chèvres.*

Dans cette chambre avec vue sur la mer, le bras immobilisé, j'ai trouvé ce qui allait réparer mon enfance. D'abord Alain, fidèle, jour après jour, à ce poste improbable tenu généralement par les mères. Il imposera à la mienne de nous sortir de la pension hideuse pour nous faire vivre chez eux. J'aurais pour la première fois de ma vie, à neuf ans, une chambre à moi.

Mais surtout Pagnol.

Je ne sais pas ce qu'il s'est passé entre lui et moi. Une histoire d'amour, comme avec des millions de lecteurs. Au début je déchiffrais péniblement, laborieusement, les caractères serrés. Et puis quelque chose a lâché. Je gambadais à Aubagne, je sautais dans les collines avec le petit Marcel, je respirais le thym et la garrigue depuis mon lit d'hôpital. Je suis immobilisée, une aiguille dans le bras, et je cours. Il y aura toujours un livre à ouvrir. Une histoire dans laquelle plonger pour échapper à ma chosification. Le lecteur est un sujet actif, entouré d'amis imaginaires, habité, jamais seul. C'est tenue par la main de Pagnol que je fais mon entrée dans le royaume de ceux qui ne s'ennuieront plus jamais.

Et de cette voix en moi qui voulait raconter je comprends enfin le pourquoi. Faire comme Pagnol. Une bribe de vérité peut sauver un cœur abandonné.

À ma sortie de la clinique de l'Oasis, dix jours plus tard, j'apprends qu'Alain s'est battu chaque jour pour qu'on ne pratique pas sur moi de ponction lombaire tant que la méningite n'était pas avérée. Personne n'a

jamais vraiment su de quoi je souffrais. Je suis sortie de cet hôpital tel un prophète quitte le désert, réinventée. J'avais dévoré *Marius*, *Fanny*, *César*. Un livre par jour à la fin. Une maladie sans nom, un homme à mon chevet en guise de mère, et la Provence de Pagnol pour patrie. Depuis quelques temps, je suis amie avec le couple qui habite désormais la maison de l'écrivain. Il y a des résurrections qui sont autant de synchronicités.

À vingt ans j'avais lu tous les classiques : Apollinaire, Zola, Flaubert, Stendhal, Tolstoï, Dostoïevski, et surtout Balzac. Ces hommes m'ont appris ce que sont une femme, une fleur, un champ, un meurtrier, une courtisane, une folle, une amoureuse. Et même une petite fille perdue.

Alors que le château de ma mère s'écroulait définitivement, la gloire de mon beau-père me guérissait de mon enfance malade.

Alain aura, à tout jamais, mon infinie reconnaissance.

5

BB et les Gipsy Kings

MON ENFANCE a duré le temps de leur couple. Quatre années divines chez Maman Deux, l'hiver à Villars-sur-Ollon, l'été à Saint-Tropez, des vacances scolaires normales dans les familles bourgeoises. Je ne savais pas encore que le normal serait provisoire.

Je passais un temps infini dans la petite librairie de la rue Clemenceau. Une cave voûtée, sombre. Le libraire qui la tenait était plus intelligent et cultivé que Bernard Pivot – pour l'enfant de huit ans que j'étais, cela signifiait surtout qu'il semblait considérer que mes questions avaient de l'importance. Je ressortais de là les bras chargés. C'étaient là les seules dépenses pour lesquelles ma mère m'accordait un budget illimité. Je restais cette